Réinventer la nature : l'écologie et son histoire [Jean-Marc Drouin]

Autor(en): **Nahrath, Stéphane**

Objekttyp: **BookReview**

Zeitschrift: **Traverse : Zeitschrift für Geschichte = Revue d'histoire**

Band (Jahr): **4 (1997)**

Heft 2

PDF erstellt am: **29.04.2024**

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.
Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.
Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

Ein Dienst der *ETH-Bibliothek*
ETH Zürich, Rämistrasse 101, 8092 Zürich, Schweiz, www.library.ethz.ch

http://www.e-periodica.ch

de traitement localisé de ces derniers. C'est précisément dans la faiblesse (en France en tout cas) de ce cadre méthodique de construction des rapports entre acteurs des politiques d'environnement que l'auteur voit la possibilité de montée en puissance d'un éco-pouvoir comme forme spécifique d'un bio-pouvoir (M. Foucault).

La lecture de cet ouvrage, bien construit et argumenté et qui enchevêtre avec bonheur les problématiques de la «production» et de la «réception» des politiques d'environnement en montrant bien l'impossibilité de les séparer appelle cependant deux réserves. On n'est en effet pas véritablement convaincu du caractère spécifique de l'éco-pouvoir par rapport aux autres formes de captation administrative et/ou technocratique du pouvoir. On pourrait ainsi objecter que le caractère particulièrement incrémental de la mise en œuvre de ces politiques semble précisément garantir, en comparaison des véritables politiques sectorielles, une plus grande possibilité d'explicitation des conflits et des revendications sociales.

À ce propos, il est possible de signaler une seconde réserve qui concerne l'analyse des représentations sociales et des connaissances communes. Il paraît en effet paradoxal que Pierre Lascoumes, dont le propos consiste en fin de compte à mettre en garde contre l'émergence de cet «éco-pouvoir», reprenne en quelque sorte à son compte, par la déploration misérabiliste du caractère «fruste» des connaissances communes à laquelle il se livre longuement dans la première partie de l'ouvrage, ce que l'on pourrait soupçonner constituer les présupposés de ce même éco-pouvoir. Ainsi l'auteur nous semble aller un peu vite en besogne lorsqu'il oppose de manière radicale connaissance «commune» (populaire?) et connaissance «savante». S'il est en effet un domaine du monde social où la différence entre l'expertise (souvent contradictoire) et la connaissance commune (souvent érudite) ne semble pas des plus limpide et acceptée socialement, c'est bien en matière d'environnement.

Finalement, la thèse de la spécificité des politiques d'environnement (et de leur relative «faiblesse» en matière de contraintes) ne contribue-t-elle pas par elle-même à nuancer le caractère potentiellement autoritaire de cet «éco-pouvoir»?

Stéphane Nahrath (Lausanne)

JEAN-MARC DROUIN
RÉINVENTER LA NATURE
L'ÉCOLOGIE ET SON HISTOIRE

DESCLÉE DE BROUWER, PARIS 1991 (AVEC UNE PRÉFACE DE MICHEL SERRES)

Devant le constat que l'écologie peine à être reconnue comme savoir scientifique, Jean-Marc Drouin s'emploie à retracer certains éléments permettant de comprendre son émergence et sa constitution progressive en une discipline scientifique revendiquant son autonomie par rapport aux disciplines voisines que sont la biologie, la chimie et, dans les premiers temps en tout cas, l'histoire naturelle. Pour ce faire, il recourt essentiellement à une démarche d'*épistémologie historique,* qu'il applique à ce qu'il définira comme l'écologie scientifique.

Plus concrètement, la démarche adoptée est définie dans les termes suivants: «En entreprenant ici l'analyse de quelques concepts clés de l'écologie, on postule simplement que le fonctionnement d'une science ne produit pas seulement des effets de pouvoir mais aussi des connaissances objectives et que son développement ne résulte pas seulement des conditions sociales, mais aussi de contraintes internes liées à la fois à ses états antérieurs et au comportement de son objet

d'étude» (p.25). Précisons d'emblée que si c'est là le «point fort» de l'ouvrage, c'est également l'aspect à mon sens le plus discutable d'un texte par ailleurs convaincant, efficace, synthétique, ainsi que «lumineux, transparent et singulièrement limpide» (Michel Serres).

L'ouvrage est organisé en trois parties. La première présente très brièvement les «étapes» de la formation de l'écologie scientifique. L'auteur en retrace ici les trois principales, qui correspondent d'ailleurs en gros aux XVIIIe, XIXe et XXe siècles… Reprenant l'opinion des écologues en la matière, Jean-Marc Drouin rappelle que ce sont, dans un premier temps, les rapports avec l'histoire naturelle qui doivent être analysés. Ce qu'il fait par la rapide présentation de l'œuvre de Charles Linné, qu'il interprète à la lumière de la thèse de la filiation «en rupture» entre écologie et histoire naturelle.

La sécularisation et la revendication de scientificité qui caractérisent l'histoire de l'histoire naturelle au XIXe ont pour principal effet, selon l'auteur, de faire perdre à cette dernière l'unité de sa problématique, ainsi que la complémentarité de ses différentes branches. Dès lors, il semble que cela soit la géographie botanique (accompagnée plus tard par la géographie animale) qui se soit montré au XIXe la discipline la plus favorable aux développements de la futur écologie. Ainsi, la démarche d'analyse systématique des logiques de spatialisation des espèces botaniques, renforcée par l'idée darwinienne de l'indéfectibilité des liens entre les trois règnes (minéral, végétal, animal), permet de déboucher sur la notion de «biosphère» (Edouard Suess) exprimant l'inclusion spatiale et logique de l'ensemble des formes vivantes.

Cette idée de l'interdépendance des espèces vivantes au sein d'un même milieu est à l'origine, par l'intermédiaire du concept de «communauté» (Clements), de la formation du concept d'«écosystème» proposé par Tansley en 1935. Ce concept se caractérise par le fait qu'il prend en compte à la fois les organismes vivants et les facteurs physiques du milieu. Encore très centrée sur l'analyse des plantes, la notion d'écosystème devra attendre sa rencontre avec la tradition d'étude des populations animales ainsi qu'avec l'approche énergétique pour permettre le développement d'une véritable «théorie des écosystèmes». Cette étape sera l'œuvre de Lindeman qui, à travers sa notion de «cycle trophique», réalisera la synthèse entre les écologies végétale et animale.

La deuxième partie, problèmatisant les liens réciproques entre enjeux théoriques et choix des terrains d'analyse, consiste en une description de certains exemples privilégiés, véritables archétypes selon l'auteur, à partir desquels ont été perçus les autres milieux étudiés. Ces archétypes sont la *montagne*, le *lac* et l'*île* et fonctionnent comme «paradigmes» influençant la perception et l'analyse des autres milieux naturels.

À coté de ces archétypes, l'écologie a recours également, au niveau de la production des hypothèses ou encore à celui de la vulgarisation des résultats à l'usage d'analogies et de métaphores. L'auteur en distingue plus précisément trois: la *collectivité* (l'analogie entre formes de collectivités humaines et peuplements végétaux ou «animals»), l'*organisme* (l'analogie de la société comme corps et le corps comme une société d'organe), l'*artefact* (application à l'ordre du vivant du principe d'usage d'un objet technique artificiel).

La troisième et dernière partie de l'ouvrage s'attache à certains des présupposés et des questions fondamentales de l'écologie scientifique contemporaine. Parmi eux, le présupposé de l'équilibre écologique et de la théorie des «climax»

(stade adulte et stabilisé d'une communauté), ainsi que les modalités de la prise en compte des activités humaines et de leurs effets sur l'environnement. Tous deux posent la question fondamentale des relations entre l'homme et la nature, ainsi que des modalités de la protection des espaces naturels et à travers eux, l'incontournable question de la protection de l'homme lui-même. Car, l'une des questions essentielles de cette réflexion épistémologique est la prégnance des catégories anthropocentriques dans la perception des phénomènes naturels, phénomènes que nous percevons en fonction d'une échelle de proximité à notre propre espèce. Ainsi, l'auteur fait le constat de la difficulté dans laquelle nous sommes de penser la nature indépendamment de nos préoccupations proprement humaines.

En conclusion, Jean-Marc Drouin constate à nouveau la difficulté de l'écologie à se faire admettre comme science. Si ce constat n'est certainement pas faux, le choix de recourir exclusivement à l'épistémologie historique pour l'expliquer ne permet cependant pas d'en saisir les ressorts sociaux et proprement historiques. Ainsi, Jean-Marc Drouin, en défendant la thèse d'une autonomie explicative de l'analyse strictement épistémologique du discours écologique, est à mon sens dans l'incapacité d'expliquer plus avant la spécificité même de la dynamique du développement de l'écologie comme discipline scientifique, alors que c'est là en même temps l'une des questions principales de son livre. Au risque d'enfoncer des portes depuis longtemps ouvertes, on ne peut que suggérer que ce qui fait le plus cruellement défaut dans cette analyse, c'est une véritable histoire sociale (au sens sociologique) de l'émergence et de l'institutionnalisation de l'écologie comme discipline scientifique (sociologie des «écologues», des conditions d'institutionnalisation de l'écologie et de ses rapports avec les autres sciences, etc.), seule capable de reconstituer les conditions d'émergence et le sens des «compatibilités» épistémologiques entre les différentes «étapes» de la formation de la discipline. Ainsi, aurait-on pu éviter, me semble-t-il, cette désagréable impression, caractéristique de certaines tendances de l'histoire des idées, d'une reconstruction *a posteriori* des liens chronologiques «nécessaires» entre les idées ou les auteurs.

Stéphane Nahrath (Lausanne)

FRANÇOIS WALTER
BEDROHLICHE UND BEDROHTE NATUR
UMWELTGESCHICHTE DER SCHWEIZ SEIT 1800

CHRONOS VERLAG, ZÜRICH 1995, 280 P., FR. 38.–

L'ouvrage de François Walter, qui a été traduit du français dans une version légèrement retouchée et complétée, arpente un terrain encore passablement en friche. L'histoire de l'environnement est une discipline récente qui présuppose l'intégration de l'homme et du milieu. L'auteur étudie l'évolution de la perception et des usages sociaux de la nature, parallèlement aux modifications du milieu, tout en décrivant les interactions qui se produisent entre ces différents niveaux. S'il reste attentif à la réalité physique du milieu et à son évolution, François Walter met particulièrement en évidence le faisceau d'attitudes complexes qu'entretient la société avec la réalité et s'intéresse aux mutations des modes de sensibilité à l'environnement. D'où un intérêt marqué pour les mentalités et les idéologies, dont on se demande si elles n'imposent pas implicitement leur propre modèle de perception. Dans cette perspective, il est intéressant d'observer comment agissent les